Document generated on 04/23/2024 3:07 p.m.

24 images

Dossier André Forcier

Gérard Grugeau

Number 50-51, Fall 1990

André Forcier

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22097ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Grugeau, G. (1990). Dossier André Forcier. *24 images*, (50-51), 6–7.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DOSSIER

ANDRÉ FORCIER

André Forcier constitue un cas à part dans le cinéma québécois. Il y fait figure d'auteur, d'artiste «hors normes», refusant toutes les étiquettes, échappant à toutes les modes. Autant dire une personnalité, un tempérament qui, en six longs métrages échelonnés sur un peu plus de vingt ans, a su imposer un univers unique, pétri d'émotions multiples, dont le foisonnement, parfois brouillon mais toujours tonique, témoigne d'une véritable générosité et d'une exigence créatrice peu commune.

Celui que l'on qualifie de marginal, «d'enfant terrible du cinéma québécois», comme pour se préserver des débordements d'une nature imprévisible, insaisissable, se jouant de la vie avec ce même ludisme désinvolte qui traverse toute son œuvre, nous apparaît plutôt comme un artiste lucide, sans concession, qui n'aborde jamais la création comme une sinécure, mais comme une expérience douloureuse, menée à terme dans les affres du doute et du questionnement. Il y a du Pialat chez André Forcier et nous devrions nous en réjouir, car la singularité dans l'expression artistique est denrée rare et toutes les rumeurs du monde (voir 24 *images* n° 41) ne sauraient en venir à bout.

À l'occasion de la sortie d'***Une histoire inventée***, le dernier film de Forcier, il nous a semblé particulièrement opportun de revenir sur «les lieux du poète», de renouer avec l'œuvre, de tenter d'en approfondir certaines avenues, et de dégager les lignes de force qui en jalonnent le paysage. D'abord apprivoiser l'objet nouveau qui nous arrive par un long point de vue critique assurant le relais entre les préoccupations du temps présent et la mémoire de l'œuvre. Puis réévaluer le cheminement de toute une carrière à la faveur d'un double entretien réunissant dans l'euphorie de la parole ses deux principaux architectes: Forcier, le chef de la tribu, et Jacques Marcotte, le coscénariste, l'ami de toujours. Viennent ensuite une série de textes se colletant à l'univers hybride d'un

André Forcier PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

cinéaste pour qui le territoire de l'imaginaire constitue le champ d'expérimentation privilégié, parce qu'ouvert sur l'infini et propice au jaillissement poétique (précisons que, à cause des délais de production, nous n'avons pu voir ***Une histoire inventée*** au moment de la constitution de cette partie du dossier, qui ne le prend donc pas en compte).

En regard de l'œuvre de Forcier, la poésie s'est imposée d'elle-même comme le fil de ce dossier: filiation avec toute une tradition poétique québécoise, édifiée à même «le désarroi du pays jamais fixé»; filiation avec l'école surréaliste à laquelle ont adhéré maints cinéastes comme Jean Vigo; filiation enfin avec le courant «ti-pop» qui a pris naissance dans le Québec des années 60. Un dossier qui s'attache donc essentiellement à démêler l'écheveau des rapports intimes qu'entretiennent le réel et le surréel (notamment dans ***Au clair de la lune***) au sein d'une œuvre mouvante, jamais figée, constamment sujette aux fulgurances de la transfiguration. ■

GÉRARD GRUGEAU

PHOTOS D'UNE HISTOIRE INVENTÉE: TAKASHI SEIDA

Page de gauche: Soledad (Charlotte Laurier), Gaston (Jean Lapointe) et Florence (Louise Marleau), suivie comme toujours de sa «trollée» d'anciens amants.